

Pour un portrait de
Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly

Collection Espaces Littéraires
dirigée par Maguy Albet

Dernières parutions

Jacques LAYANI, *Ecrivains contemporains : M. Bourdouxhe, P. Guimard, M. Pons, R. Vaillard*, 1999.

Emmanuel RICHON, *Jeanne Duval et Charles Baudelaire, Belle d'abandon*, 1999.

Martine SAGAERT, *Histoire littéraire des mères de 1890 à 1920*, 1999.

Aïcha EL BASRI, *L'imaginaire carcéral de Jean Genet*.

Henri AGEL, *De l'Iliade à Malraux : destin, destinée*.

Martine GÄRTNER, *Balzac et l'Allemagne*, 1999.

Linda PIPET, *L'indicible*, 2000.

Jean-Michel DEVESA, *Correspondance de René Crevel à Gertrude Stein*, 2000.

André DJIFFACK, *Mongo Beti, la quête de la liberté*, 2000.

Jean-Marie JEANTON LAMARCHE

Pour un portrait de
Jules-Amédée Barbey d'Aureville

Regards sur l'ensemble de son œuvre
Témoignages de la critique
Études et documents inédits

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2000
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris – France
L'Harmattan, Inc.
55, rue Saint-Jacques, Montréal (Qc)
Canada H2Y 1K9
L'Harmattan, Italia s.r.l.
Via Bava 37
10124 Torino
ISBN : 2-7384-9407-2

Du même auteur :

*Histoire du jeu d'Échecs par l'Iconographie,
du XIII^e siècle à nos jours*

Catalogue de sa collection

Paris, *Le Vieux Papier*, 1973

Itinéraires Aurevillyens

*En compagnie de Barbey d'Aurevilly à Caen,
Labastide d'Armagnac, la Côte vermeille et Paris*

Condé-sur-Noireau, Imprimerie Coriet, 1973

*Pour une Histoire de l'Apiculture Française,
et Miscellanées Apicoles*

Stains, Imprimerie Arlys, 1974

*Pour Simone Rinaudo,
dont la précieuse collaboration m'a été utile
pour la composition de cet ouvrage.*

EN MANIÈRE D'INTRODUCTION

Le lecteur trouvera à la fin de ce livre une liste d'ouvrages consacrés à Barbey d'Aurevilly. Il en est d'excellents, d'autres de moindre importance. Il n'a pas été dans nos intentions d'ajouter à cette liste une nouvelle biographie de l'écrivain ; puisée aux mêmes sources, nous n'aurions pu en donner qu'une copie différente, avec des commentaires d'un plus ou moins grand intérêt.

Notre but est tout autre. Tel un metteur en scène, dans une suite de chapitres, – dirons-nous de tableaux ? nous avons désiré placer sous la lumière des projecteurs tout un ensemble d'éléments qui, par un choix rigoureux de ses œuvres, du jugement de ses pairs et des relations avec son entourage, permettront de cerner la personnalité de Barbey, en traçant de lui un portrait que nous avons espéré fidèle et ressemblant.

Nous apprécierons le *Portraitiste*, gravant à l'eau-forte les traits de ses contemporains, aussi bien que ceux des personnages de ses romans. Portraits qui mettront en scène également certains monstres sacrés du théâtre du XIX^e siècle, et dont l'écrivain fera surgir dans le style à panache qui le caractérise les hautes statures de Frédérick Lemaître et Mounet-Sully, ainsi que la grâce et le charme, dans leurs styles différents et pourtant complémentaires, de la Taglioni et de M^{lle} Bozzachi.

La palette aux multiples nuances du *Paysagiste* nous conduira des landes de Gascogne à celle de Lessay, nous arrêtant un instant à Beau-séjour, au bois de Boulogne, propice aux ébats des « Polkeuses » du Ranelagh. L'*Épistolier* fera ressortir, selon les circonstances, la richesse et la variété de sa correspondance. De plus, le lecteur aura le privilège de découvrir les textes de treize lettres à ce jour inédites. Les *Dédicaces*, dans leur style dépouillé, d'une rare élégance, souligneront

la profondeur des sentiments que Barbey éprouvait à l'égard de ces dédicataires privilégiés.

Nous feuilleterons quelques pages des *Memoranda* qui, de 1836 à 1864 nous conduiront des interrogations de sa jeunesse aux propos apaisés de sa maturité. Ceux qui l'ont connu mettront en relief dans le *Conversationniste* tout l'éclat, la richesse et l'invention verbale de ce « Saint-Simon parlé ». Dans les *Instantanés* nous avons sélectionné un certain nombre d'anecdotes qui jalonnent la vie de l'écrivain, lui donnent un sel particulier, et nous visiterons avec quelques familiers le *Tournebride* de la rue Rousselet.

Le *Critique* nous précipitera dans le tourbillon des « Œuvres et des Hommes » où, dans une langue haute en couleur, nous serons frappés par l'acuité de ses jugements, la pertinence de ses commentaires, mais aussi, parfois, par ses paradoxaux partis-pris. Une nouvelle et ample moisson d'*Envois* autographes feront suite aux « Dédicaces à la main » groupées en 1908 par Jean de Bonnefon, et aux « Exemplaires du Présent » réunis en 1968 par Jean-Pierre Seguin. Bien entendu, le *Poète* ne sera pas oublié.

Nous avons pensé que quelques-uns de nos textes parus entre 1973 et 1979 dans le bulletin d'information du « Pèlerinage Aurevillyen » avaient leur place ici même. Tels : *Une Histoire sans nom* et le *Syndrome de Lasthénie de Ferjol* ; *À propos de « Connétable »* ; *Ses dernières paroles* ; *Variations sur la Troisième Diabolique* ; *Valognes dans la vie de Barbey d'Aurevilly*. Nous avons donné d'autre part une suite importante aux *Images et métaphores dans l'œuvre de Barbey d'Aurevilly*. De plus, nous avons reproduit la liste des *Logis parisiens* de Barbey parus dans nos « Itinéraires Aurevillyens », en les illustrant cette fois-ci des clichés photographiques correspondants, ainsi que les tableaux des *Adaptations radiotélévisuelles* des œuvres de l'écrivain, complétées des noms des réalisateurs et interprètes.

En 1905 un groupe de personnalités du monde des lettres du moment commémora dans le « Livre d'or de Sainte-Beuve » le centième anniversaire de la naissance du critique des *Lundis*. On peut regretter qu'il n'en ait pas été de même pour le centième anniversaire de la naissance de Barbey en 1908, ceux qui l'avaient connu auraient pu nous donner à son sujet, dans un volume de circonstance, de bien précieux

EN MANIÈRE D'INTRODUCTION

et judicieux renseignements. Nous avons voulu pailler cette omission en allant à la recherche des critiques formulées sur l'auteur des *Diaboliques* au XIX^e siècle. Mais, sans nous restreindre au passé, pour compléter notre enquête, nous sommes redescendus jusqu'à notre époque pour aller à la rencontre de la critique contemporaine.

Ainsi donc, les projecteurs sont prêts, le rideau va se lever. Nous vous souhaitons, lecteur, un heureux voyage dans l'univers aurevillien.

Sceaux, septembre 1999.

*

**

LE PORTRAIT
DE
BARBEY D'AUREVILLY

PAR ÉMILE LÉVY¹

¹ Émile Lévy. (Paris 1826 - *Id.* 1890). Exposé au Salon de 1848, et obtint le Grand Prix de Rome en 1856. Titulaire de nombreuses médailles au cours des différents Salons, et aux Expositions Universelles de 1867 et 1878. Auteur de plusieurs peintures décoratives. Citons pour Paris la chapelle de la Vierge de l'église de La Trinité, et « l'Al-légorie du mariage », dans la salle des mariages de la mairie du VII^e arrondissement. Le portrait de Barbey d'Aurevilly se trouve en réserve du musée du château de Versailles (M. V. 6.396). Il a été prêté en 1997 pour une exposition sur le Dandysme organisé par la ville de La Haye. Figure également dans le musée un des portraits de Barbey par Carolus-Duran (M. V. 6.303).

Ce portrait est certainement celui qui est le plus connu de l'écrivain. Cependant ce dernier manifestait quelques réserves à son sujet, ainsi qu'en témoignent certaines dédicaces qui accompagnent sa reproduction photographique : « Une diffamation à poursuivre en police correctionnelle », « Ressemblant pour qui ne m'aime pas, pour celui qui m'aime, non », et « À Joséphin Péladan. L'attitude, oui, – mais la figure. Non ! ». Enfin, ce distique à l'encre rouge accompagnant l'épreuve donnée en 1886 à Octave Uzanne : « Maigre, noir, ennuyé, tel qui m'aime me pleure ; / Ce n'est pas moi vivant, c'est mon spectre avant l'heure ! »

Nous donnons ci-après le texte d'une lettre du peintre se rapportant à ce portrait, répondant à des questions posées par un correspondant. (*Collection particulière*)

Paris, 14 mars 1889

Monsieur,

Voici les quelques renseignements que ma mémoire me fournit concernant l'Écrivain que vous étudiez.

Le portrait que j'ai fait de Barbey d'Aurevilly (surtout pas de t à la fin de Barbey, c'est lui qui le recommande) a figuré au Salon de 1882, puis à l'Exposition des Portraits du Siècle en 1884. Il figure encore cette année à l'Exposition décennale de l'Universelle.

Il appartient à un amateur, M. Charles Hayem dont B. d'Aurevilly fréquente la famille depuis fort longtemps.

Il a cette opinion que son portrait le vieillissait. Il est seul de son avis. Il posait avec le zèle d'un homme qui ne dédaigne pas de voir ses traits reproduits. Toujours on l'a vieilli, car nombre d'artistes l'ont portraituré.

Récemment, paraît-il, il a été outrageusement surpris par la 80^e année ; il n'avait pas consenti à vieillir jusque là.

Un jour il me dit : je me souviens qu'en 1810 ! Cela lui avait échappé et lui donnerait plus de 80 ans. Il me traitait en contemporain, ce

que je relevais chaque fois que cela se présentait, puisque 18 ou 20 ans nous séparent.

Il devait venir déjeuner avec ma femme & moi un jour ; il arriva indisposé de l'estomac, mais comme il n'admettait pas que lui, un chêne poussé dans un pot de confiture, pût être malade comme le commun, il nous dit que la veille, il avait mangé des moules comme quatre portefaix du Havre.

Comment, lui demandait un jour ma femme, vous qui êtes catholique ardent, conciliez-vous vos croyances avec la fréquentation d'assez nombreux Israélites, vos amis. Je ne concilie pas ! répondit-il. Il me faisait, sans avoir l'air d'y toucher, quelques remarques sur son physique. J'ai le menton de la grande Catherine. J'ai la gouttière (sous le nez) creuse, signe de race. Ceux qui ne l'ont pas ne sont pas nés !

Ma femme lui dit qu'il avait la main de Sardanapale ! il daigna sourire. Le fait est que ses mains sont fort belles.

Chez un de nos amis communs, il refusa péremptoirement de parler dans le Journal où il écrivait alors, d'un Ouvrage de Science Sociale que publiait le maître de la maison. Vous savez d'ailleurs, Monsieur, et tout le monde sait son indépendance. Par contre, empoigné par la lecture de quelques nouvelles bretonnes écrites par M^{me} E. Lévy, et malgré son entière défiance de la plume féminine, il consacra à ma femme, sans en dire mot, dans Le Constitutionnel, un article qui nous combla, car il sacrifia ma femme Écrivain¹.

Appelé à faire la critique du Salon dans un grand journal, il y a une quinzaine d'années, il accepta après avoir refusé d'abord par défiance de lui-même. Sa suite d'articles eut un grand succès. L'année suivante, ayant pris goût à la chose, il attendit du même journal, de nouvelles propositions. On ne les lui fit pas. Il alla demander si on lui confierait de nouveau ce travail. Il lui fut répondu que l'habitude était, pour les critiques d'art, de se faire payer par les artistes eux-mêmes dont ils parlaient et que le fruit de ces offrandes en toiles, était partagé avec la Direction. Cela était si éloigné de la droiture de B. d'Aurevilly qu'il fut immédiatement remplacé.

¹ Les Récits de la Luçotte, par Paria Korigan (M^{me} Lévy), Le Constitutionnel, 24 juillet 1882. Il termine son article par un de ses subtils aphorismes, en donnant au lecteur « le conseil de lire un volume qu'on est presque heureux de n'avoir pas lu, parce que le souvenir d'un bonheur, vaut bien moins que son espérance ! »

Vous n'êtes pas sans avoir vu ses lettres, tracées d'une grande, belle & noble écriture, avec des encres de plusieurs couleurs, à poudre d'or, multicolores, semées de flèches, etc. etc.

Je n'ai pas sous la main les articles publiés à propos de son portrait et qui lui étaient très favorables. Sa personnalité y était évidemment pour quelque chose, car il y a grand avantage pour un Peintre de montrer des traits, illustrer. Le mérite de la peinture échappe au très grand nombre.

Si vous croyez Monsieur qu'il vous soit utile de connaître les quelques articles de critique dont vous me parlez, je les chercherai. En ce moment l'envoi à de nombreuses Expositions ne m'en laisse pas le loisir.

Veillez agréer Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Émile Lévy – 199 Brd Malesherbes.

Écrit en marge : « B. d'A. nous a dit aussi : si je n'avais pas été un catholique fervent, j'aurais été forban ! Il descend par sa mère d'Ango ».

*

**

BARBEY D'AUREVILLY

VU

PAR

SES CONTEMPORAINS

*Une tête énergique, aquiline, couleur de vieux buis,
éclairée de deux yeux d'aigle, un nez busqué aux arrêtes aiguës,
et sous une fine moustache noire retroussée,
une bouche impérieuse aux lèvres minces, d'un très noble dessin.*

JEAN LORRAIN

THÉOPHILE SILVESTRE

Il est grand et svelte : d'un port d'hidalgo, le pas délibéré et frappant du talon, le nez au vent, roidement campé sur les jambes, il regarde les gens par-dessus la tête et les soldats par-dessus la baïonnette ; tout le monde le remarque ; il ne remarque personne ; mais de temps à autre il examine le visage des femmes ou leurs bottines. En serré dans sa redingote-tunique, d'un goût qui n'est qu'à lui seul ; crocheté, sanglé, coupé en deux à la taille comme un officier belge ; la poitrine enflée, boutonnée, plastronnée ; les bras forcés dans des manches étroites, ouvertes sur le côté à la hussarde, moins les galons : on ne devinerait jamais qui il est, qui il pourrait être.

Il porte des gants blancs, couturés en noir, couleur aurore ou mi-partie ; des manchettes en entonnoir de gantelet, tenues à force d'empois à la raideur du cuir verni ; son pantalon collant à sous-pieds est carrelé blanc, rouge noir et vert à l'écossaise ; parfois zébré ou écaillé comme une peau de tigre ou de serpent.

[...]

Nez aquilin, aux narines vigoureusement remuantes ; front un peu en fuite, pas grand, mais plein et très exalté ; moustache de léopard ; œil d'orateur, et non sans violence ; deux rides en coup de sabre, qui vont des ailes du nez au coin de la bouche, laquelle est assez hautaine, travaillée par l'ironie, néanmoins pleine de bonté, et froissée par l'habitude ardente de la parole, comme une bouche à feu est fatiguée par le tir. Je note chez lui quelques airs de tête héroïques, qui rappellent le buste si connu de Rotrou.

Son geste est noble, impérieux, souvent exagéré, toujours expressif, jamais cynique et rarement familier, même dans les moindres choses. En

les enfant pour les relever, ces moindres choses, il les dénature parfois. Il a une façon de tendre l'index assez altière, et une autre, fort insolente, de chasser au loin la main qu'on lui tend et qu'il ne veut pas serrer.

Le Figaro, 25 juillet 1861.

*

THÉODORE DE BANVILLE

Ce visage de guerrier, de héros, au nez busqué en bec d'aigle, est couleur d'or fauve, et il semble que le poète l'ait brûlé et recuit dans le feu de sa propre pensée. Le port de tête est noble, fier, impérieux, et s'accorde bien au beau mouvement de la chevelure. Le front large est fuyant vers le sommet ; les sourcils aux poils longs sont presque droits ; les yeux à fleur de tête sont pénétrants et noirs ; le regard assuré, vif, jeune, brillant, lance des fusées claires lorsqu'il plaisante, et enfonce des dards noirs lorsqu'il se fâche. Tous ces traits sont d'un chef, né pour jouer dans la vie les premiers rôles, — ou rien !

Fine, petite, rose, merveilleusement dessinée en forme d'arc tendu et exprimant une infinie bonté, la bouche est encadrée par une moustache qui, séparée au milieu par un sillon creusé hardiment, laisse les lèvres à découvert, et continue sur la joue, avec un accent farouche et singulier.

Camées parisiens, 1866.

*

CHARLES CHINCHOLLE

Un gentilhomme de stature élevée et aux membres bien proportionnés, portant haut la tête, nez bourbonien, teint légèrement doré, yeux noirs et perpétuellement allumés, cheveux de la même couleur, abondants et ondulés, moustache fournie et longue, — une tête d'Espagnol sur un corps de Normand.

Pour costume ordinaire, un pantalon de fantaisie à sous-pieds et collant, une étroite redingote noire boutonnée jusqu'aux deux tiers de la poitrine, un chapeau haute forme à bords relevés, des bottes vernies à hauts talons et à bouts arrondis, des gants blancs ou gris perle à quatre boutons, de longues manchettes et un jabot toujours frais, mais non empesé, sortant de la redingote ; à la main, une badine blanche, tou-

jours en mouvement ; la voix forte et ferme, la voix d'un homme qui se sait honnête ; dans la conversation, peu de gestes ; la main droite seule jouant avec la badine ; le masque impassible, voilà bien extérieurement mon cher maître et grand ami, M. Jules Barbey d'Aureville.

Les Mémoires de Paris,
Paris, Libr. Moderne, 1889.

*

JEAN DE BONNEFON

J'ai vu et j'ai gardé dans les yeux pour toujours la haute physionomie d'un gentilhomme vieilli qui se tenait assis avec un calme imposant.

La vie déjà raréfiée semblait réfugiée dans les hautes cimes des yeux et du front. La moustache, précise et dessinée en arc, ne cachait pas la bouche, qui était exactement semblable à celle que Rigault (*sic*) a donné à Louis XIV dans un immortel portrait. Le nez très mince était de grande maison, prolongé en quelque sorte par deux longues rides, deux sillons plutôt, qui allaient se perdre derrière les moustaches. Le regard des yeux grands était épuré, comme s'il plongeait déjà dans l'éternité.

L'ensemble avait une modération grave, mais sans apprêt. Ce n'était pas Chateaubriand posant devant sa propre immortalité. C'était un penseur en arrêt devant l'avenir, du haut du passé.

Les Dédicaces à la main de J. Barbey d'Aureville,
Paris, A. Blazot, 1908.

*

LUCIEN DESCAVES

Je n'ai vu, hélas ! que deux fois Barbey d'Aureville, dans son petit logement de la rue Rousselet. C'était au déclin de ses jours. J'allais lui demander de mettre son paraphe écarlate sur la série *Des Œuvres et des Hommes*. Assis au coin d'une table encombrée, il trempait des mouillettes dans un bol de bouillon, et tel était son grand air, sa noblesse de geste et d'attitudes, qu'il semblait plutôt tremper un biscuit dans une coupe de champagne.

Il se leva. Il était vêtu d'une longue chemise blanche qui lui tombait jusqu'aux pieds... : et il m'apparut, à cette minute, comme un de

ces croisés de jadis, toujours prêts à partir pour chasser les mécréants des Lieux saints. Il ne lui manquait que la croix sur la poitrine : mais il avait le signe au front !

Et tel il se dressa devant moi, tel je verrai toujours ce Pierre l'Ermitte à présent enseveli, mais qui soulève la pierre de son sépulcre, but de pèlerinage, pour prêcher encore la croisade contre les infidèles.

Préface du *Théâtre contemporain*,
de Barbey d'Aurevilly, éd. du Centenaire, 1908.

*

FRÉDÉRIC MASSON

L'œil restait impérieux, autoritaire et désirait être fascinateur ; le nez était admirable, busqué, palpitant, un vrai nez de conquérant, tel qu'il convient à un de ces gerfauts de Normandie, prêts toujours à essorer le vaste monde ; le front s'étalait puissant et large sous les cheveux devenus rares, restés trop noirs et rejetés en arrière : tout était combiné pour réaliser la physionomie définitive du poète romantique ; non pas, vous m'entendez bien, romantique à la façon de Théophile Gautier et des *jeunes France*, beaucoup trop truculents et en dehors, mais romantique à la façon de Lord Byron et de Shelley.

Discours de Saint-Sauveur-le-Vicomte, 28 novembre 1909.

*

GUSTAVE GEFFROY

C'était en 1886... Ce fut Barbey d'Aurevilly en personne qui apparut, me tendit sa main nerveuse, me dévisagea de son regard clair et aigu, me sourit sous ses moustaches tombantes de palikare. Immédiatement, sans quitter son grand air, il manifesta sa bonhomie et son charme, me parla de la Basse-Normandie où j'avais vu le fond de son œuvre, du journalisme où je débutais, du journal de Clemenceau où il avait la surprise réjouie de rencontrer une sympathie qui lui manquait dans les feuilles de sacristie, où il ne la cherchait pas, d'ailleurs !

L'image de cet homme étrange est toujours dans ma mémoire, non seulement pour le bizarre costume qu'il portait, une veste rouge à brandebourgs, ouverte sur une chemise blanche à petits plis, un bonnet phry-

gien rouge sur la tête, avec de larges brides retombantes sur les épaules, mais surtout pour son admirable physionomie ruinée et superbe, le front large bossué au-dessus des sourcils, le nez impérieux comme un bec d'aigle, la bouche amère au repos, mais bientôt sinueuse de parole éloquente et précieuse, de rire sifflant ou sonore sans vulgarité.

Le Petit Parisien, 9 décembre 1922.

*

OCTAVE UZANNE

Svelte, élancé, large d'épaules, le buste avantageux, montrant une fringante tournure de vieux diable mondain, je voyais en lui une sorte de Paganini issu des Contes d'Hoffmann, tel que lui, d'Aureville, avait décrit autrefois le célèbre virtuose du violon, avec sa maigreur cuite au soufre, ses longs cheveux charbonnés, son nez en bec d'aigle, ses yeux en soupiraux d'enfer.

Ce qui surtout me frappa c'était le caractère de ses lèvres souples, mobiles, à la fois amères, sarcastiques et souriantes ; des lèvres où se lisaient la bonté, l'ironie, le dédain, le dégoût prêts à se manifester selon le choc en retour de ses prises de contact avec autrui.

[...]

Son geste d'un charme impérieux et d'une distinction hautaine, était ample, mais plein de grâce et de mesure. Il mettait en relief des mains qu'il avait très fines, très parlantes ou très chuchoteuses et qui, en soulignant ses discours, révélaient une mimique spéciale, fort originale, à la fois calme ou fougueuse, courtoise ou altière. Ses doigts ajoutaient comme une orchestration spirituelle et variée aux *sonates* (selon son mot) de ses causeries. Je ne pouvais m'attendre à trouver en lui le beau et redoutable causeur professionnel et conventionnel, dont le type m'est trop connu, et qui s'applique à concentrer l'attention de tous sur son verbiage et à tyranniser par le vide des pensées la liberté des dialogues.

Je découvrais, au contraire, un merveilleux auditeur, dont le silence attentif était plein d'une indicible éloquence de physionomie et qui apportait autant de politesse et d'humour dans l'art de savoir écouter qu'il montrait d'imposante autorité dans la volonté de se faire entendre. – Il représentait ainsi l'esprit de causerie dans ce qu'il pouvait receler

de plus exquis dans les cercles de la société polie d'autrefois. N'interrompant jamais son partenaire, bien qu'il excellât à l'aider dans son récit par un de ces terribles mots à explosion rapide qu'il lançait comme une grenade à main, au moment très opportun afin de confirmer par un éclat appréciateur un jugement ou une opinion qu'il goûtait.

Barbey d'Aurevilly. Paris. *À la Cité des Livres*. 1927.

*

* *

LE CONVERSATIONNISTE

*Depuis Rivarol et le prince de Ligne
personne n'a causé comme M. d'Aurevilly ;
car il n'a pas seulement le mot, comme tant d'autres,
il a le style dans le mot, et la métaphore, et la poésie.*
Paul BOURGET

Préface des *Memoranda*. 1883.

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Je ne trouve qu'en vous cette compréhension large, élevée, inattendue et vraie sur les hommes et les choses. Rien n'est varié comme votre conversation qui aborde tout, qui exprime tout, avec une noblesse et délicatesse divine. Langue des Dieux, esprit des Grâces.

Journal, 28 août 1841, (1^{re} rédaction).

÷

Vous étiez en verve ce soir, mais, plus ou moins, votre conversation abonde d'esprit, d'éclat, de mouvement ; elle monte, s'étend, se joue dans mille formes sous une forme inattendue, le plus joli feu d'artifice.

Ibid., 29 août 1841, (rédaction définitive).

*

THÉOPHILE SILVESTRE

Il n'attend pas qu'un bon mot lui vienne comme ces méchants pitres de salon, qui en attrapent un tout petit par mois. Ses saillies sont innombrables et pétillantes comme les étincelles électriques qui sortent la nuit du dos d'un chat.

Le Figaro, 25 juillet 1861.

*

LE CONVERSATIONNISTE

CHARLES BAUDELAIRE

Vous me fracassez de votre éclat : il faut vous louer comme *soleil* chez l'artificier Ruggieri.

CF. THÉOPHILE SILVESTRE, *supra*.

*

ADOLPHE DE LESCURE

M. Barbey d'Aurevilly est un causeur hors ligne, un des improvisateurs de monologue, alerte pourtant à la réplique, qui peuvent le mieux donner l'idée de ce feu d'artifice vivant qu'on appelait Riva-rol. Il est telle conversation de lui qui produirait le même effet d'éblouissement que celle qu'a noté Chênédollé.

La Presse, 22 novembre 1874.

*

ALCIDE DUSOLIER

Écoutez un moment cette conversation de tant d'éclat et de vivacité, abondant en traits et en aperçus, en images neuves et toujours merveilleusement appropriées ; où l'emphase et la familiarité, la subtilité et la violence se mêlent et s'entrelacent si originalement : et vous reconnaîtrez tout de suite dans celui qui parle celui que vous aurez lu. L'homme et l'écrivain, c'est tout un.

Nos Gens de lettres,
Paris, Maurice Dreyfous, 1878.

*

LOUISE READ

Quel homme curieux. Sa conversation brillante, remplie de traits, d'expressions fortes, hardies, de poésie aussi, de pensées élevées ainsi que d'observations fines, spirituelles au possible, est merveilleuse. Il parle comme il écrit et avec un accent et une chaleur inconcevables. Il se dépense avec une générosité qui effraye d'abord, mais il a un fond

si riche qu'on sent vite qu'il n'y met pas le moindre effort. Écrire, parler, c'est sa vie, dit-il... On croit le lire en l'écoutant, et en le lisant, on croit l'entendre encore.

D'une lettre à Paul Haag, 8 juillet 1880.

✽

COMTESSE DASH

Monsieur d'Aureville est une étrange figure à peindre ; il faut le bien connaître pour oser l'entreprendre : des contrastes frappants se rencontrent chez lui ; quand on le regarde de profil, il ne ressemble point à ce qu'il était tout à l'heure quand on le regardait de face. Il est plus qu'original, il est bizarre. C'est en même temps un philosophe et un étourdi : c'est un ascète et un épicurien ; c'est un moine et un courtisan de femmes ; c'est un penseur et un esprit léger. Il est sévère, il est ironique, il est bon, il est facile, il est exclusif, il est doux, il est emporté, non pas à ses heures, mais dans le même moment, tout à la fois.

Ce caméléon porte avec lui, dans son cerveau, une bibliothèque inépuisable. Parlez-lui de l'histoire, il la sait dans ses détails les plus secrets et les plus étendus. Parlez-lui philosophie, sciences, religion, littérature, théâtres, géographie, métaphysique, ce que vous voudrez, il vous répondra, et dans quels termes ! Quelle conversation que la sienne ! je n'en connais pas de plus complète : elle réunit tout. Il est profond et il est gai, il l'est jusqu'à l'excès, pour peu que vous lui donniez la réplique. Vous pouvez le voir longtemps, si vous êtes superficiel, sans vous douter de ce que renferment cette tête et cette mémoire. Il vous servira selon votre goût, vous n'aurez de lui que des folies et des épigrammes. Il possède au suprême degré l'art de railler les gens sans qu'ils s'en doutent ou qu'ils aient le droit de s'en fâcher. Il vous débitera une parade aussi sérieusement qu'un sermon de Bourdaloue, qu'il sait par cœur, et si sa mémoire lui fait défaut, il y suppléera de son chef ; vous ne vous en apercevrez pas, à moins d'avoir le livre sous les yeux.

Le Figaro, 30 novembre 1880.

✽

EDMOND DE GONCOURT

Il n'est pas ou il n'est plus le causeur éblouissant que m'avait annoncé Saint-Victor, mais il a, à tout moment, des mots fins, intelligents, colorés, des mots de peintre et aussi des sous-entendus, qui amènent de suite entre nos deux esprits une espèce d'entente franc-maçonnique.

Journal, 12 mai 1885.

*

ERNEST LEDRAIN

Sa conversation était une fusée continuelle, car lui qui s'est tant moqué des orateurs – il les confondait trop avec les avocats – fut avant tout un homme de parole. Dans ses livres même, dans *Le Chevalier Destouches* et dans *Les Diaboliques*, il parle constamment ; il y a là son geste, sa voix profonde, les incidentes et les tirets de sa causerie. Mais quelle que soit la beauté de son œuvre, il fallait surtout l'entendre.

L'Éclair, 2 octobre 1892.

*

CHARLES BUET

Causeur magnifique, sachant dire les moindres choses avec une sérénité d'Olympien, d'une mémoire prodigieuse, qui lui faisait citer les auteurs les plus oubliés, lui fournissait toujours à propos le mot juste. Sa phrase était aristocratique, brève, nette, et d'une intensité qui étonnait. Il laissait tomber des mots à l'emporte-pièce, qui poussaient la surprise jusqu'à l'effarement.

[...]

On fera quelque jour le recueil des mots de Barbey d'Aurevilly, comme on l'a fait pour Chamfort, Rivarol et Talleyrand. Il y mettait parfois un certain comique de haut goût, d'un effet irrésistible, souligné par l'œil et l'accent. Toujours imprévu, inattendu, il avait une réserve inépuisable d'anecdotes, connaissant toute l'histoire de l'esprit en France, ayant tout lu, citant avec un aplomb merveilleux des tirades entières de tragédies dont le titre seul a survécu, des vers de Théophile de Viau, les farces macaroniques de Gautier-Garguille et de Gali-

mafré. Où qu'il fût, il tenait son auditoire sous le charme, et nul n'osait détourner les chiens.

Revue encyclopédique « Les Dimanches de Barbey d'Aurevilly »,
N° 157, 1896.

*

ANATOLE FRANCE

Sa conversation était éblouissante d'images et d'un tour unique.

La Vie littéraire, 1898.

*

JEAN DE BONNEFON

Les mots venaient d'abord lentement, sortis des profondeurs d'une poitrine de chevalier croisé. Puis les paroles se hâtaient et se précipitaient. L'ironie bondissait à travers les idées. La poussière du passé se mettait à vivre. L'horizon historique s'illuminait d'éclairs.

Les Dédicaces à la main de M. J. Barbey d'Aurevilly, Paris, Blaziot, 1908.

*

PAUL BOURGET

J'ai connu, pour ma part et fréquenté bien des hommes d'esprit, Alexandre Dumas fils, Coppée lui-même, Alphonse Daudet, Paul Arène, pour ne parler que des morts. Je n'ai jamais entendu de conversation comparable à celle de Barbey d'Aurevilly. C'était du Saint-Simon parlé, une prose inouïe de verve et de couleur, qui jaillissait devant vous, charriant pêle-mêle des anecdotes truculentes, et des épigrammes cruelles, des images saisissantes et des idées fortes, le verbe le plus extraordinaire que jamais improvisateur magnifique ait eu à son service.

Conférence sur Barbey d'Aurevilly
faite à la *Société des Conférences* le 26 mars 1909.
reproduite dans la *Revue hebdomadaire*, N° 15, du 10 avril 1909.

*

JEAN RICHEPIN

Les deux causeurs les plus extraordinaires que j'aie entendus sont Banville et Barbey d'Aurevilly. Barbey d'Aurevilly était peut-être encore plus étonnant ; car, lui, jamais ne se répétait. Ce n'étaient pas des anecdotes qu'il racontait, c'était des mots qu'il lançait comme un volant avec la raquette ; et quand il racontait des anecdotes, il avait beaucoup de chance pour ne pas se répéter, car il les inventait de toutes pièces.

Vous me direz que j'ai dû souvent assister à des duels admirables entre ces deux hommes. Eh bien, non. Comme il arrive presque toujours, quand deux bretteurs d'esprit se trouvent en face l'un de l'autre, il y en avait un qui s'éteignait. Or c'était Banville.

Conférence sur Banville
faite à la *Société des Conférences* le 11 mars 1910,
reproduite dans la *Revue hebdomadaire*, N° 16, du 16 avril 1910.

*

GUSTAVE GUICHES

C'est la féerie. D'un mot, une époque ressuscite, un décor s'illustre, un dogme se formule, un héros se campe, une statue s'érige, une idole s'écroule, et je vois, tour à tour, les trois glorieuses, le marais vendéen, la lande bretonne, le romantisme, Saint-Simon, Jean-Jacques, George Sand qu'il fustige, les bals de l'Opéra, Beauvoir, le chevalier d'Orsay caracolant, mettant un genou à terre devant une jeune femme, se battant en duel pour la Sainte Vierge insultée et l'énorme Demidoff ronflant dans une baignoire aux Variétés, tandis que sa maîtresse, une actrice malmenée par le redoutable critique l'assaille à mi-voix, d'un vocabulaire si poissard que d'Aurevilly, touchant du bout de sa badine le front du dormeur, lui dit : Réveillez-vous, prince, et reconduisez cette femme au lavoir !

Au Banquet de la vie, Paris. Spes. 1925.

*

OCTAVE UZANNE

Barbey d'Aurevilly, c'était à la fois, comme causeur et homme de verve et d'esprit, Chamfort, Duclos, Montesquieu, Voltaire, Galiani,

Casanova et le prince de Ligne ; il orchestrait, semblait-il, à lui seul l'alerte vigueur de pensée de ces beaux esprits d'antan qu'il semblait interpréter sur une partition originale.

De la Préface de *L'Esprit de Barbey d'Aurevilly*,
choix de L. BORDELLET, Le Mercure de France, 1908.

÷

J'aimerais pouvoir mettre en valeur l'abondance et la variété, la logique d'enchaînement, les formes, les rythmes et les couleurs lapidaires que je découvris dans mes premiers entretiens avec cet extravagant *conversationniste*. Il sautait en selle, tel un écuyer acrobate, sur toutes les idées qui passaient avec une vitesse vertigineuse et il les chevauchait avec une maestria, un brio, un entrain souvent paradoxal, mais toujours endiable.

Barbey d'Aurevilly, Paris, À la Cité des livres, 1927.

*

LÉON DAUDET

Sa voix ajoutait au prestige. Il l'enflait, puis la baissait harmonieusement. Il eût fait un orateur consommé. Perpétuellement tourné vers ce qui est grand, généreux et original, il possédait un répertoire d'exploits galants et militaires, où le farouche le disputait au précieux dans un excellent dosage très français. Imaginez une interpolation des *Vies des dames galantes* de Brantôme avec les *Vies des grands capitaines*.

Fantômes et Vivants, Paris, Grasset, 1931.

MADAME ÉMILE DUCLAUX, V^{nc} JAMES DARMESTETER

Sa conversation éblouissait, étourdissait comme un soleil tournant à trente-six fusées. Son esprit s'accrochait à tout.

Cahiers Aurevilliens, N^o 8, 1938.

*

* *

JUGEMENTS
SUR
L'ŒUVRE

SAINTE-BEUVE

M. Barbey d'Aurevilly, qui a fait dès longtemps ses preuves dans le roman et dans la presse quotidienne, homme d'un talent brillant et fier, d'une intelligence haute et qui va au grand, a une plume de laquelle on peut dire sans flatterie qu'elle ressemble souvent à une épée. Cette plume, si appréciée de ceux qui s'attachent à la véritable distinction, le sera également de tous le jour où lui-même voudra bien consentir à en modérer les coups et les étincelles. La pensée, chez lui, naît toute armée, les images éclatent d'elles-mêmes : il n'a qu'à choisir et à en sacrifier quelques-unes pour faire aux autres une belle place, la place qui paraisse la plus naturelle.

Causeries du Lundi, 9 février 1856.

*

CHARLES BAUDELAIRE

M. d'Aurevilly avait violemment attiré les yeux par *Une Vieille Maîtresse* et par *L'Ensorcelée*. Ce culte de la vérité, exprimé avec une effroyable ardeur, ne pouvait que déplaire à la foule. D'Aurevilly, vrai catholique, évoquant la passion pour la vaincre, chantant, pleurant et criant au milieu de l'orage, planté comme Ajax sur un rocher de désolation, et ayant toujours l'air de dire à son rival, – homme, foudre, dieu ou matière – : « Enlève-moi ou je t'enlève ! » ne pouvait pas non plus mordre sur une espèce assoupie dont les yeux sont fermés aux miracles de l'exception.

L'Artiste, 18 octobre 1857.

*

THÉOPHILE SILVESTRE

L'Ensorcelée, livre shakespearien, création d'une originalité lugubre et poignante ; il y a là des pages de feu, de fumée, de cendres et de lave ; il y en a d'autres qui mugissent, se précipitent, débordent et charrient,

enflées par l'orage ; il en est enfin de coulées en bronze d'un jet, et qui donne le frisson : Voyez le terrible abbé de la Croix-Jugan, affreusement mutilé dans un combat de chouans et de républicains, et pansé dans une chaumière ; voyez cette pauvre Clotte, aux funérailles de son maître, lapidée par tout un village ameuté et traînée sur la grille du cimetière, comme sur une claie attelée de tigres, à travers les tombes, les rues et les chemins. Épouvantable et noire bacchanale ! jamais *delirium tremens* et la folie sanguinaire de la populace n'avaient été peints d'une façon plus sauvage. Shakespeare, oui Shakespeare battrait des mains !

Le Figaro, 25 juillet 1861.

*

PAUL DE SAINT-VICTOR

L'Église militante n'a pas de champion plus fougueux que ce temple de la plume, dont la critique guerroyante est une croisade perpétuelle. Mais le polémiste intraitable est en même temps un écrivain de l'originalité la plus fière... On peut séparer en lui l'artiste du croisé, l'homme d'invention et de style de l'homme de lutte et de paradoxes... Il y a un roman anglais intitulé *À outrance* ; ce pourrait être la devise du talent de M. d'Aurevilly. Jamais peut-être la langue n'a été poussée à un plus fier paroxysme. C'est quelque chose de brutal et d'exquis, de violent et de délicat, d'amer et de raffiné. Cela ressemble à ces breuvages de la sorcellerie, où il entrait à la fois des fleurs et des serpents, du sang de tigre et du miel. Le talent chez lui est si grand et si éclatant qu'il attire ceux-là même qu'éloigneraient ses idées entières et altières. Le polémiste effraye souvent, l'artiste étonne et charme toujours. Au plus fort des coups qu'elle porte, l'épée maniée par cette main vaillante fait admirer les ciselures de sa poignée et la splendeur de sa lame. Son style, violent et exquis, superbement raffiné, énergique et délicat à outrance, est d'une couleur qu'il est impossible de confondre avec aucune autre. L'empreinte qu'il laisse sur l'imagination ressemble à la morsure de l'eau-forte. Dans un pêle-mêle de mille phrases, on reconnaît une des siennes, à son allure et à son accent, à sa façon d'agiter l'image et de porter la pensée.

La Presse, 1861.

*

ALCIDE DUSOLIER

Le style de M. d'Aurevilly a des gestes ! Quoique *littéraire* jusqu'au raffinement et ne versant jamais dans la banalité (chute fréquente chez les écrivains de mouvement), il a l'emportement, le torrentiel de la parole oratoire. Il est vrai que le torrent, — car il faut noter aussi les défauts, — se brise parfois contre des incidentes et des parenthèses, qui le ralentissent mal à propos : cela vient de ce que l'auteur veut *tout dire*, fixer toutes les nuances. Et à cela il est encouragé par la richesse d'analogies et de métaphores que lui fournit son imagination abondante. Mais M. Barbey d'Aurevilly reste quand même un écrivain hors de pair pour ceux qui préfèrent le fier style de Saint Simon, malgré ses rugosités, ses heurts et ses soubresauts, à la correction élégante et toujours égale de Buffon.

La Revue Nouvelle, 15 mai 1864.

*

PAUL VERLAINE

Dans ce diable de livre, il y a énormément de talent, figurez-vous ! — un talent bizarre, recherché, si vous voulez, mais enfin un talent incontestable et hors de pair. Tous ceux, du reste, qui connaissent les quelques romans de M. Barbey d'Aurevilly, ainsi que ses œuvres de critique et de polémique, se plaisent à lui reconnaître un style, une vraiment manière à lui, style de race, certes, et manière originale ! Dans ce livre qui nous occupe, je me bornerai — vu le peu de place — à vous signaler, avec mille réserves de fond bien entendu, la forme très remarquable en particulier des chapitres sur Balzac, Stendhal, M. Mérimée, et Edgar Poe. Vous y trouverez à profusion des images souvent réussies et toujours poétiques, des hardiesses parfois heureuses, et jamais vulgaires, le tout assaisonné et relevé par une certaine crânerie d'allure point du tout déplaisante. Ah ! si M. Barbey d'Aurevilly pouvait planter là ses systèmes !

L'Art, 30 décembre 1865. À la sortie des « Romanciers ».

÷

Barbey d'Aurevilly est un écrivain de premier ordre, intensément original, dont la gloire, longtemps dans l'ombre, monte et grandit tous les jours à l'horizon de la postérité.

Œuvres complètes, Paris, Messin, 1949.

JULES VALLÈS

*Ce Jean Chouan de d'Aurevilly,
qui fait qu'on peut être fier d'être journaliste.*

÷

Du talent ! un talent bizarre, tourmenté et fier ! Une phrase chamarrée sur toute les coutures, bordée de rouge, galonnée d'or : à la Murat ; à la Cambronne aussi ! Il ne recule devant rien ! Il voit juste, d'ailleurs, comme un Normand qu'il est, et pour peindre les passions humaines, il a la sensibilité d'une femme dans un corps d'athlète. Un homme ! mais qui sur le Calvaire, fait l'effet d'un épouvantail contre les anges !

Les Francs Parleurs, 1866. « Le Chevalier des Touches ».

*

GUY DE MAUPASSANT

Car nous savons [...] quelles merveilles renferment *Le Chevalier des Touches*, *Une Vieille Maîtresse*, *L'Enfermée*, et ce livre étrange, superbe et poursuivi *Les Diaboliques*, où l'on trouve ce chef-d'œuvre, *Le Rideau Cramoisi*.

Le Gil Blas, 17 mai 1882.

*

HENRI HOUSSAYE

Les conceptions de Barbey d'Aurevilly sont toutes subjectives. C'est un solitaire de génie qui voit la vie dans son imagination. Il observe peu, mais il crée avec une rare puissance. Il y a des pages inoubliables dans *L'Enfermée* et dans *Le Chevalier des Touches*. Son chef-d'œuvre est *Le Bonheur dans le Crime*, et c'est un chef-d'œuvre égal, sinon supérieur, aux plus dramatiques, aux plus parfaites nouvelles de Mérimée.

Les Hommes et les Idées, Paris, Calmann-Lévy, 1886.

*

FRANÇOIS COPPÉE

Chez d'Aurevilly, le romancier surtout est grand. Le romancier ? disons mieux, le poète. Car il y a en lui du Balzac et du lord Byron ; car,

sous sa plume, tout s'exalte et se magnifie ; car il possède au plus haut degré la faculté maîtresse et suprême, l'imagination dans le style.

Désiré Nisard, qui était nourri de la moelle des grands classiques, ne s'y trompait pas. Combien de fois, lorsque nous sortions ensemble de l'Institut et que je sentais peser sur mon bras son bras de vieillard presque aveugle, combien de fois l'ai-je vu, au seul nom de Barbey d'Aurevilly, soulever du doigt sa paupière paralysée dans laquelle s'allumait une flamme ! Et le vieux critique s'écriait alors : « Attention ! celui-là, c'est un grand écrivain. »

La postérité sera de cet avis. La trombe des romans du jour, faits à coups de menus documents et de notules prises par des myopes, sera depuis longtemps oubliée quand triompheront encore, à la place qu'ils doivent occuper, c'est-à-dire à la première, les grandioses fictions, les épiques récits de Barbey d'Aurevilly.

Supplément du *Soleil*, 25 avril 1889.

*

ANATOLE FRANCE

Quant à ses romans, ils comptent parmi les ouvrages les plus singuliers de ce temps, et il y en a deux pour le moins qui sont, dans leur genre, des chefs-d'œuvre : je veux parler de *L'Enfermé* et du *Chevalier Destouches*.

On sait que *Le Chevalier Destouches* contient le récit de plusieurs épisodes de la chouannerie normande. Or, le hasard me le fit lire par une lugubre nuit d'hiver dans cette petite ville de Valognes qui y est décrite. J'en reçus une impression très forte. Je crus voir renaître cette ville rétrécie et morte. Je vis les figures à la fois héroïques et brutales des hobereaux repeupler ces hôtels noirs, silencieux aux toits affaissés, que la moisissure dévore lentement. Je crus entendre siffler les balles des brigands parmi les plaintes du vent. Ce livre me donna le frisson.

Le style de Barbey d'Aurevilly est quelque chose qui m'a toujours étonné. Il est violent et il est délicat, il est brutal et il est exquis. N'est-ce pas Saint-Victor qui le comparait à ces breuvages de la sorcellerie où il entrait à la fois des fleurs et des serpents, du sang de tigre et du miel ? C'est un mets d'enfer ; du moins il n'est pas fade.

Le Temps, 28 avril 1889.

*

JEAN LORRAIN

Admirablement taillé pour notre génération littéraire, Barbey d'Aurevilly n'aura été qu'un précurseur parmi celle où il a évolué. Sa *Vieille Maîtresse*, qui fit scandale à l'époque où elle parut et n'attira au libraire que des chalands restreints, serait la bienvenue et obtiendrait la plus fructueuse faveur. Sa critique, toute d'estoc et de taille, ferait merveille dans les journaux d'aujourd'hui, et l'on s'y disputerait ses feuilletons à l'emporte-pièce. Le pauvre cher maître n'a vu les lauriers dorés à portée de sa main qu'en un temps où il n'avait plus la force d'aller les cueillir. Il restera de lui des livres d'un mérite rare, tels que ses *Diaboliques*, l'œuvre maîtresse. *Ce qui ne meurt pas*, *L'Ensorcelée*, *Le Chevalier des Touches*, *Le Prêtre marié*, *Une histoire sans nom*, etc. Sa *Vieille Maîtresse* est peut-être le plus troublant des évangiles d'amour écrits depuis ce siècle ; *L'Ensorcelée*, cette chronique démoniaque de Blanchelande, a le satanique épouvantement d'un grimoire, et dans *Une page d'histoire* il a consacré à l'amour incestueux les plus belles pages, trempées de sang et de larmes, qui aient jamais fait douloureusement rêver.

L'Écho de la semaine, 5 mai 1889.

*

GUSTAVE GEFFROY

Barbey d'Aurevilly, un des cinq ou six vrais romanciers venus depuis Balzac, pourrait être défini :

Un écrivain bas-normand, – ayant gardé à travers la vie le souvenir de la terre et des êtres de son pays, – épris de dandysme. – exaspéré contre l'ordinaire, – chercheur d'exceptions morales, – mettant au-dessus de ses opinions sa passion d'historien de l'âme humaine.

Notes d'un journaliste, Paris, G. Charpentier, 1887.

÷

Son imagination était d'ordre essentiellement psychologique. Toute l'opération s'accomplissait dans le champ de sa vision, dans le domaine de sa cérébralité. C'est la juxtaposition de la chose rêvée sur la chose réelle qui fut la raison d'être de son éloquence passionnelle et de son style magnifié. Il cingla de toutes les pleines voiles de ses phrases vers les caractères et les situations d'exception, mais il n'installa pas ses

dramas dans les complications matérielles des faits enchevêtrés et des suites au prochain numéro. Il trouva les développements du dramatique et les nuances de la délicatesse dans des états d'âme où fleurissaient toutes les fleurs du sentiment, où passaient toutes les trombes et tous les orages des passions. À quoi pourraient servir, dès lors, les descriptions de la chambre de la rue Rousselet, où, Barbey d'Aurevilly, indifférent au décor dans lequel il se tenait, eut une conception de vie tout intérieure ? Son imagination fut sincère, voilà la seule remarque importante à faire. C'est en lui-même qu'il possédait la source de son inspiration, et cette inspiration fut suffisamment créatrice pour alimenter une œuvre dont on ne peut contester la qualité d'art et la puissance d'émotion.

La Justice, 21 octobre 1889.

*

ANDRÉ THEURIET

Si d'Aurevilly n'a pas joui aussi rapidement et aussi pleinement de la popularité que l'auteur de *Madame Bovary*, il n'en a pas moins laissé un livre superbe : *L'Enfermée*, et des nouvelles d'une intensité de vie et de couleur qu'on ne trouve pas au même degré dans les *Trois contes* de Flaubert. Il est plus inégal que ce dernier, mais en revanche il a plus de souffle, plus de poésie, et, disons le mot, plus d'âme que son compatriote. Il est doué, en outre, d'un large sens critique, qui manquait à l'autre. Ses études sur *Les Hommes et les Œuvres* ont une hardiesse, une ampleur et une hauteur rares. Parfois, il est vrai, dans ses livres, on sent le matamore et aussi le précieux qui joue sur les mots et se plaît à quintessencier ; mais si l'on est d'abord agacé par ses rodomontades et sa pose un peu enfantine, on se réconcilie vite avec une intelligence de haut vol. On admire cette divination sagace, cette vaillante franchise, cette verve enragée, cette sûreté de main dans l'exécution des livres mal écrits et des faux grands hommes ; cet esprit mordant qui d'un mot juste et cinglant résume les qualités ou les défauts d'un écrivain ; cette imagination de poète, qui colore les dissertations les plus austères et les empêche de verser dans le pédantisme. À travers les colères et les outrances du polémiste, on devine une âme fière et un cœur chaud, ce qui fait qu'on lui pardonne plus volontiers qu'à tout autre son intolérance et ses violences parfois excessives.

Le Journal, 5 décembre 1892.

LOUIS DE SAINT-JACQUES

Il serait intéressant de comparer les *Rythmes oubliés* aux poèmes en prose de Baudelaire. Ils en diffèrent surtout par un romantisme plus intense et par un mouvement plus passionné... La manière de Barbey d'Aurevilly est plus oratoire que celle de l'auteur des *Fleurs du mal*, d'une tournure plus emphatique, visant surtout à l'effet par la vigueur des images et l'ampleur des périodes... *Les Rythmes* de Barbey d'Aurevilly sont des explosions de son âme. C'est pourquoi ils émeuvent plus que les poèmes en prose de Baudelaire, et ils vous donnent constamment ce que j'appellerai la grande secousse... Ses rythmes sont les cris spontanés et farouches d'un magnifique athlète touché par la douleur.

La Plume, 15 août 1897.

*

JULES CLARETIE

C'est une des figures puissamment originales de ce temps. Il est de force race française, avec de profondes attaches au terroir normand... Je ne l'ai connu que dans sa vieillesse : superbe, hautain et cordial à la fois. Un Titan de Normandie... Cet *homme rouge* était le meilleur des hommes, et (ses *Memoranda* le prouvent bien) un tendre. Il s'est livré dans ce journal de jeunesse... Il personnifie une époque et il incarne une race.

Lettre à Eugène Gréle, 18 janvier 1900.

*

MAURICE ROLLINAT

*Barbey d'Aurevilly, c'est la plume effroyable,
La plume qui fait peur au papier frémissant,
Car elle écrit les mots que lui dicte le Diable,
Avec du vitriol, des larmes et du sang!*

÷

Pour moi, je le mets avec Baudelaire et Edgar Poe ; à leur égal, il me passionne, me fascine et me hante. J'ai un culte pour ses ouvrages qui sont mes livres de chevet, les bréviaires de mon esprit... En somme, Barbey d'Aurevilly, tant par le fond que par la forme, par la noblesse de son naturel, l'inépuisable, le neuf et l'imagé de sa conversa-

tion, par son génie trouveur d'idées et de formules toujours évocatrices, accidentées, surprenantes, a été, sans conteste, le grand original de son époque. Même ceux qui, par jalousie, se taisent à son égard, ont subi l'impression de cette personnalité nerveuse et mystique, si hautaine dans le mépris, si fondante dans la bonté, d'une distinction souveraine, d'un art sorcier, tout à la fois d'une modernité suraiguë et du plus fastueux romantisme.

Lettre à Eugène Gréty, 14 juillet 1900.

*

CHARLES CARRINGTON

Il fut un de ces écrivains puissants et solitaires qui n'ont fondé aucune école, pour la simple raison que n'importe quel imitateur eut dégénéré en parodiste. Il n'a pas fondé d'école ni appartenu à aucune d'entre elles, bien que, peut-être il ait subi l'influence de Balzac. Mais quoi qu'il en soit, j'espère et je crois que ceux qui n'ont jamais entendu parler de lui, mais qui apprécient le talent littéraire quand il est proche du génie, remercieront le Traducteur et l'Éditeur de leur avoir fait découvrir BARBEY D'AUREVILLY...

Avant-propos de l'édition anglaise des Diaboliques, 1900.

*

JORIS-KARL HUYSMANS

Celui-là fut le seul artiste, au sens pur du mot, que produisit le catholicisme de ce temps ; il fut un grand prosateur, un romancier admirable dont l'audace faisait braire la bedeaudaille qu'exaspérait la véhémence explosive de ses phrases.

Préface d'À Rebours, 1903.

*

MAURICE BARRÈS

Barbey d'Aureville est un romantique, chez qui il y a une réalité. C'est un petit noble d'une petite ville du Cotentin. Chaque fois qu'il s'appuie sur cette réalité et qu'il l'utilise, elle le sert.

Mes Cahiers, 1904.

RÉMY DE GOURMONT

Barbey d'Aureville est une des figures les plus originales de la littérature du dix-neuvième siècle. Il est probable qu'il excitera longtemps la curiosité, qu'il restera longtemps un de ces classiques singuliers et comme souterrains qui sont la véritable vie de la littérature française. Leur autel est au fond d'une crypte, mais où les fidèles descendent volontiers, cependant que le temple des grands saints ouvre au soleil son vide et son ennui.

Promenades littéraires, 1904.

*

LUCIEN DESCAVES

La postérité, qui se montrera pour Barbey plus équitable que ne le furent ses contemporains, regardera certainement les cinq volumes de ses feuilletons de théâtre comme une des ailes du monument littéraire qu'il a laissé : l'autre aile sera formée par la série *Des Œuvres et des Hommes*. Combien de livres, de pièces et d'auteurs ne périront pas tout entiers, pour avoir eu la bonne fortune d'être démêlés fortuitement, de main de maître ! Heureux le troupeau dont la laine se carde aux buissons de la route : c'est toujours cela que n'aura pas l'abattoir.

[...]

J'ai parlé de la magnificence verbale de Barbey d'Aureville. Elle seule suffirait pour sauver de l'oubli la moindre de ses pages. Feuilleton ou roman, il ne bâclait rien et se respectait jusqu'en ces notes hâtives dont le critique noircit son papier au sortir d'une salle de spectacle.

Il dira, par exemple, d'une représentation composée de *Faute de s'entendre* – *Il ne faut jurer de rien* – *Le Dernier quartier* : « Trois petites choses, dont une perle une vraie perle, celle-là : *Il ne faut jurer de rien* ! (si, pardieu ! j'en jurerais !) et les deux autres, deux perles de verre, mais qu'ils ont, ces acteurs, ces bijoutiers de la diction, enchâssées dans l'or fin d'un jeu si léger que les femmes qui étaient là, ce soir, les ont prises pour vraies et les ont mises, avec plaisir, à leurs oreilles. »

Nul mieux que lui n'a fait jaillir des cailloux qu'il frotte les uns contre les autres, tant d'étincelles, qu'on en reste ébloui lorsque les cailloux sont retournés au tas.

Enfin, c'est peut-être le seul écrivain français qui puisse se permettre de jouer sur les mots jusqu'au calembour, sans rien perdre de

son prestige ni de sa dignité. Il transmue en or les vocables du métal le plus vil, et, les ayant touchés de sa plume experte en l'art d'alchimie, il n'hésite pas à parer son style de ces bijoux que sa manière de les porter, rehausse. Il est pareil à ces collectionneurs dans la vitrine desquels ce qui vaudrait ailleurs quatre sous, vaut mille francs. Tout flamboie et rutilé entre ses mains superbes.

Préface du *Théâtre contemporain*, 1908.

*

PAUL BOURGET

Un juge excellent, mon regretté confrère Albert Sorel, disait souvent que les propos de table des convives du *Dîner d'Athées* lui avaient éclairé la Restauration, comme la *Ténébreuse Affaire* le Consulat. Mais tandis que Balzac traite le roman historique comme le roman contemporain, par une reconstruction directe, Barbey, et c'est son originalité, aime à le traiter dans la perspective du souvenir et dans la tradition. Il a senti et merveilleusement rendu ce que le passé prend de poésie dans les regrets et sur les lèvres des survivants. Aussi a-t-il adopté dans *Le Chevalier des Touches*, dans *L'Ensorcelée*, dans *Le Prêtre marié* et dans ces quatre *Diaboliques* de l'ouest, ce procédé de récit par un témoin qui donne du recul aux événements et les enveloppe d'un reflet plus chaud. L'émotion du conteur ajoute à leur tragique. C'était en outre pour Barbey un moyen d'utiliser son génie de conversation. Le style savoureux de ses livres a du geste, de l'accent, l'allure d'une causerie comme était la sienne, impétueuse, hardie, débridée, avec des mari-vaudages qui rappellent le Prince de Ligne et des truculences de *patois* qui fleurent le terroir. Il n'est pas seulement historique, il est régional. Peu ou pas d'intrigue. Le procédé de peinture indirecte ne permet guère l'échafaudage des incidents. Pas beaucoup de mouvement. Le récit par témoin suppose un coup d'œil rétrospectif qui n'est guère favorable à cette qualité. En revanche il convient admirablement au portrait et le roman de Barbey est surtout un roman-portrait. L'art des grands maîtres de l'Italie, un Morone, un Torbido, un Cariani n'est pas supérieur. L'impression d'ensemble d'un livre comme *L'Ensorcelée*, son chef-d'œuvre peut-être, c'est une figure, celle de l'abbé La Croix-Jugan le prêtre chouan et vendéen, et qu'elle est profondément étudiée, fortement posée et avec quelle entente du décor approprié, paysages et gens, qu'el-

le vous poursuit, qu'elle vous obsède ! Enfin ce roman de Barbey est romanesque dans l'acception la plus haute de ce terme qui ne signifie pas un affadissement de l'observation. Le romanesque de Barbey, c'est de l'héroïsme raffiné ou de la délicatesse dans le tragique.

Revue hebdomadaire, 10 avril 1909.

*

ERNEST SEILLIÈRE

Jamais la langue du romantisme n'avait atteint à cette souplesse dans l'éclat, à cette originalité jaillissante d'images. Seul d'Aurevilly eut le secret de certaines métaphores si singulièrement puissantes par leur logique imprévue que l'influence en est pour ainsi dire physique sur la sensibilité nerveuse du lecteur étonné et conquis.

Il est un admirable paysagiste, et cela dès le temps de ses *Memo-randa*, alors qu'il refusait par principe toute place au paysage dans ses romans d'analyse. Il jetait en effet dans les pages de son journal quotidien des croquis de maître où vont se traduire et se marquer en traits puissants les différents aspects de la nature : clairs de lune qui viennent poser sur les objets une écume argentée ou les « franger de nacre humide » : lumière d'automne mûre et ambrée, plus délirante que la beauté humaine et plus suavement profonde qui fait de l'artiste la « victime extasiée » de ses splendeurs. – Lorsque sa palette enrichie par les années le porte à jeter ça et là dans ses livres d'admirables esquisses normandes, il a des inspirations plus heureuses encore. Il saluera, par exemple, en paroles superbes la nuit « qui augmente la pitié, la pensève nuit qui, s'avancant dans ses vapeurs violettes, va prendre la terre en ses beaux bras mélancoliques. » Il chantera l'automne du Cotentin qui donne à toutes choses un aspect mûr, gonflé, juteux, prêt à couler sous on ne sait quel pressoir invisible dont on sent le poids jusque sur les cœurs. – Comme paysagiste aussi bien que comme créateur d'âmes, c'est vers la fin de sa vie que Barbey atteint la suprême maîtrise et la longue description de son canton natal qui ouvre *Ce qui ne meurt pas*, rappelle l'art de George Sand à ses meilleurs moments, alors qu'elle traça ses immortels récits paysans du Berry.

Jules Barbey d'Aurevilly, Paris, Bloud et Gay, 1910.

*

ERNEST ZYROMSKY

Barbey d'Aureville, l'ami de Maurice, ne fut pas seulement un écrivain somptueux et trop préoccupé de lui-même : il fut aussi un psychologue d'une lucidité impitoyable et l'on trouverait aisément, dans ses œuvres coquettes et surchargées, la matière d'un livre de maximes qui offrirait tour à tour la vigueur morose d'un La Rochefoucauld et l'ironie étincelante d'un Rivarol.

Maurice de Guérin, Paris, Armand Colin. 1921.

✽

RENÉ-LOUIS DOYON

Barbey d'Aureville est un accident romantique prolongé jusqu'en 1889 ; il eût été admirablement dans son cadre un demi-siècle plus tôt ; il y eût moins marqué sans doute, à l'heure où Chateaubriand s'endormait dans la gloire, Vigny dans son orgueil et où Olympio commençait à faire rouler son tonnerre. Barbey est l'arrière-saison d'un grand mouvement littéraire dont il a tempéré les excès et prolongé les séductions jusqu'à nous. Ce qui dépasse toutefois cette *situation*, c'est son écriture originale, sa phrase contournée avec adresse et coquette parfois jusqu'à l'énervement, son style en constante délicatesse avec l'ampleur, familier avec la solennité sans qu'il épouse la grandiloquence. Qu'on en juge une fois de plus. Si le lecteur joint au goût de ce panache souvent rutilant et toujours de bonne contexture, l'admiration qu'on doit à un des plus propres et désintéressés caractères que la littérature du siècle écoulé s'honore de respecter, on aura pleinement justifié l'attention que Barbey d'Aureville mérite et l'estime qui sauvera de l'oubli son talent et son souvenir.

En-tête de l'édition des *Disjecta Membra*. Paris. La Connaissance. 1925.

✽

GEORGES LECOMTE

Si différents que Balzac et Barbey d'Aureville soient l'un de l'autre, ils sont de la même lignée. L'œuvre de Barbey d'Aureville l'atteste avec éclat. Comme Balzac, il se montre un ardent poète de la vie et de la nature. Avec quelle pénétration il observe l'humanité et, sur

un geste, un regard, une parole, en devine les profondeurs secrètes ! Avec quelle justesse il perçoit les plus subtiles nuances d'un paysage ou d'un ciel, de quel trait vigoureux il en indique le caractère ! Mais toujours, comme Balzac et comme d'ailleurs tous les vrais grands écrivains, il magnifie par son rêve la réalité, il interprète le réel en beauté, il l'agrandit par la puissance de son évocation, par la poésie avec laquelle il transpose la vérité tout en la respectant.

Certes, c'est la vie même que nous montre Barbey d'Aurevilly. Les passions de ses héros trouvent si bien une correspondance en nos cœurs que nous en sommes tout frissonnants. Mais quelle force elles prennent sous sa plume ! Il les peint avec une concentration si intense que certains de ses lecteurs superficiels, éblouis d'une telle flamme dont ils ne rayonneront jamais à ce point, sont parfois enclins à n'en plus assez reconnaître la réalité sincère. Grande injustice envers ce fougueux poète du vrai ! Sans cesse, dans ses préfaces où il s'explique de si fière façon, et dans maints passages de ses romans, où ce grand passionné livre toujours un peu de lui-même en faisant vivre ses personnages, il prend bien soin d'affirmer sa perpétuelle interrogation de la vie et de la nature.

Les Cahiers Aurevilliens. Décembre 1935.

※

TEILLARD-CHAMBON

Le surnaturel est au cœur de son œuvre comme un mystérieux ferment qui soulève ces âmes violentes, les engage dans des luttes inexpiables. L'aventure humaine prend chez Barbey une grandeur terrible. Son imagination assemble des couleurs fuligineuses. Un vieux romantisme byronien n'est pas étranger à ces inventions, mais il est renouvelé très habilement par le choix des sujets, empruntés à la chouannerie normande ; les épisodes s'y encadrent dans ces paysages du Cotentin dont il a saisi admirablement le caractère. Les personnages de ses romans parisiens sont peut-être plus arbitraires. Barbey n'est pas un observateur, c'est un voyant. Ses romans ne possèdent pas le caractère essentiel du genre, selon Paul Bourget : la crédibilité. Qu'importe ? Ils s'emparent de notre esprit. Son *Ensorcelée*, son *Prêtre marié*, ses *Diaboliques*, suite de nouvelles dont quelques-unes vous étreignent de l'émotion la plus forte : l'horreur morale, et même *Ce qui ne*